JULES BRETON 1827–1906

Jeanne : L’Étrangère

Si nous sommes ravis au charme de nos plaines
Qui bercent les blés d’or, et si, les voyant pleines
D’innombrables beautés, nous les aimons d’amour,
Ah ! combien notre cœur tressaillerait, le jour
Où nous contemplerions les rives de l’Aurore :
La Grèce au front sacré, les splendeurs du Bosphore,
Et ce pays, berceau de l’homme vagissant,
Qui vit fleurir l’Éden, lorsque le Tout-Puissant
Posait son pied divin sur les degrés sublimes
Qu’élèvent, jusqu’au ciel, ses gigantesques cimes,
Et l’Inde, antique terre aux feux étincelants,
Où les oiseaux de l’air sont des joyaux volants
Qui mêlent, aux ardeurs des brumes toujours chaudes,
L’éclair de leurs rubis et de leurs émeraudes ;
Où, sous les parasols des arbres triomphants,
Le Gange donne à boire à de blancs éléphants ;
L’Inde, la source au germe, au milieu des mystères,
Le rêve inassouvi des voluptés austères ;
Où non loin des bassins, dormants et bleus miroirs,
Le grand soleil projette, entre les cèdres noirs,
Ses rayons amoureux sur la rose pagode,
Où l’air frémit encor du premier vol de l’ode !
Ah ! si notre soleil, aux portes du matin,
Brille si glorieux dans le ciel argentin
Que le rayonnement de ses flèches d’or scinde,
C’est qu’il monte imprégné des merveilles de l’Inde.

Le monde a conservé l'indélébile sceau
De la terre qui fut son lumineux berceau.
Jusque dans l'Armorique on retrouve les traces
De ce foyer sacré d'où rayonnent les races.
Les antiques dolmens, des flots du Nord battus,
Gravent sur leur granit des dessins de lotus,
Et le Breton n'a point oublié les images
Que brodait son ancêtre aux manteaux des vieux Mages.

Tandis qu'Angèle endort, de nouveau, dans son lit
Son tendre chérubin et que son deuil pâlit
Dans l'amour rajeuni de son devoir sublime,
Lorsque, prête à sombrer, son âme se ranime
Et, sous l'impulsion d'un courageux transport,
Pour Bruno seul s'efforce à regagner le port,
Un navire poussé par une brise égale,
Sur l'azur merveilleux du golfe de Bengale,
Sous un ciel bleu qui fait oublier les dangers,
Emmène au loin, parmi de joyeux passagers,
Une jeune créole adorablement belle,
Mais de qui la farouche humeur semble rebelle
Au charme solennel du ciel clair et des flots.

Indifférente aux soins discrets des matelots,
Comme une fleur malade, inclinant son front lisse
Et pâle sur l'arc noir d'un long sourcil que plisse
L'opiniâtre ennui d'un songe soucieux,
Elle laisse, au hasard, errer de ses grands yeux
Plus sombres que la nuit sous leur voûte profonde,
Lentement, des regards inconscients sur l'onde.
Et dans l'étrangeté de ses beaux traits pâlis
Que berce, monotone, un incessant roulis,
Au milieu de l'immense Océan des tropiques,
Au vertige enivrant de ses remous épiques,
On croit voir un génie éploré de la mer,
Dessinant la langueur de son profil amer
Sur l'écume de neige et sur la lame glauque.

Elle pleure. Un sanglot monte à sa gorge rauque,
Et ses yeux inquiets ignorent le sommeil.
Est-ce le seul regret des pays du Soleil ?

Parfois, pris de frisson, son corps brusquement bouge,
Elle frémit et mord sa lèvre forte et rouge,
Tandis que, vers son front, une vive chaleur
Monte et d'un flux de pourpre inonde sa pâleur.
Comme un diamant noir sa prunelle s'enflamme,
Révélant le brasier qui consume son âme ;
Car, dans l'égarement où plongea sa raison,
Sa bouche ardente a bu l'ivresse du poison.

Suzanne, tel son nom, immobile, affaissée,
Suit sur les flots grondeurs son unique pensée
Qui retourne en arrière, irrésistible attrait,
Vers la rive natale où l'antique forêt,
Sous le dôme embrasé de la lumière pure,
Enfonce à l'infini sa profondeur obscure,
Où se tordent les bras de l'immortel figuier,
Où, comme les lueurs farouches de l'acier,
Dans une épaisse nuit, luisent les yeux du tigre.
Sous le poids d'un arrêt inflexible, elle émigre,
Anéantie, hélas !… O terribles aveux !
Cruelle autorité qui disait : « Je le veux,
« Fille infâme, demain nous partirons ensemble ! »
Comme il la maudissait ! et combien elle tremble
Devant les durs éclairs de ses yeux courroucés.
Et Paris les attend. Mais ce n'est point assez
De cet exil, il faut encore qu'elle oublie !…
Que personne ne sache !… Ah ! son âme avilie
Lorsqu'à tout ce qu'elle aime elle aura dit adieu,
Pourra-t-elle sourire encore au grand ciel bleu ?
L'innocence perdue, où retrouver sa trace ?
Mais le père le veut : dur préjugé de race !

Il erre sur le pont, en proie aux noirs accès
De la haine et d'un sourd chagrin. Il est Français
D'origine et d'aspect, non pourtant d'habitudes.
Son âme s'est bronzée aux chaudes solitudes,
Et, plutôt que de voir cet amour triomphant,
Il eût, de sa main propre, étranglé son enfant.
Il n'avait point jadis cette roideur altière,
Alors qu'il épousait une riche héritière
Dont la lèvre de pourpre aimait le narghilé,
Et dont le sang coulait d'un flot d'ambre mêlé.

Et Suzanne languit sans force et sans courage,
Comme une frêle fleur que le vent de l'orage
A brisée et qu'entraîne un âpre tourbillon
Loin de la fleur aimée et du natal sillon,
Et son cœur qu'un subit éclair parfois inonde,
Ah ! longtemps reverra, dans la forêt profonde,
Par la nuit que répand sa farouche épaisseur,
Bondir, dans les fourrés, l'intrépide chasseur,
Le paria superbe aux yeux dardant la flamme
Dont les âpres baisers ont affolé son âme ;
Mais partout, dévorant son douloureux secret,
Elle pliera devant l'inexorable arrêt.

Tandis que, dans l'écume errante, le navire,
Creusant un long sillon d'azur, au large vire
Vers l'Afrique ; tandis que sur le dos mouvant
Des lames, il s'éloigne au doux souffle du vent,
Qu'au soleil on voit luire encor ses blanches voiles
Dont la brise attiédie enfle toutes les toiles
Et le pont balancer son profil incertain ;
Quittons cette amoureuse et ce père hautain,
Revenons en Artois, vers la veuve laissée,
A ses transports d'amour maternel. La pensée,
Plus vite que le vent, conduira notre essor
Au gré de son caprice et sur ses ailes d'or.
Et dans un seul élan de sa vive envergure,

Sur les hauteurs du ciel bleu d'où se configure
Le contour sinueux des eaux et des pays,
Tout un monde étendu sous nos yeux éblouis,
Par-delà les troupeaux moutonnants des nuées
Qui, là, s'interrompant, plus loin, continuées,
Nous laissent voir, avec d'intermittents éclairs,
A travers le réseau de leurs larges trous clairs,
Au fond d'un bain d'azur, les couleurs et les formes
Des villes, des forêts, des montagnes énormes,
Des fleuves, des caps noirs, des golfes d'outremer
Et cette immensité farouche de la mer ;
Sur les hauteurs du ciel, vers notre chère France,
Volons où nous appelle une sainte souffrance.

Sous le vertigineux élan de notre vol,
Bien loin, bien loin, ont fui les pays du Mongol,
L'Indoustan et la Perse, et, franchissant l'espace,
Bagdad et l'Arabie, et puis voici que passe
La Terre Sainte où dort le grand Dieu d'Israël.
Comme une immense flotte au départ, l'Archipel
Tourne, léger essaim de mouettes, et file,
Et Chios et Naxos, Rhodes qui se profile
Plus loin, Rhodes qui vit Protogène et Charès,
Un instant, ont montré leurs touffes d'aloès,
Leurs rocs étincelants et leurs noirs bouquets d'arbres.
Voici Mélos, Mycone et Paros dont les marbres
Ont revêtu les dieux d'immortelle blancheur.
Chefs-d'œuvre mutilés par l'aveugle Faucheur,
Des temples au front pur dominant sa falaise,
Le sol qui fut l'Attique et le Péloponèse
Nous apparaît. D'un cœur qu'enivre l'air sacré,
Saluons Salamine et le golfe azuré
Où la flotte barbare abattit ses antennes ;
La merveille des arts a surgi : noble Athènes
Qui nourrit Phidias ! Puis encor les flots bleus
Se déroulent sans fin, comme un désert houleux,
Et le ciel s'assombrit ; mais, dans une embellie,

— Âme, encore un dernier coup d'aile ! — l'Italie,
Terre blonde et sonore émerge de la mer.

Plus avant ! plus avant ! plus vite, fendons l'air ;
Déjà s'ébauche au loin notre France fertile,
Et déjà, sous notre aile alerte, a fui cette île
Qu'abandonna le vol craintif de l'Alcyon,
Le jour où l'Aigle y fit sa fauve éclosion.
Salut, pays des blés, des vignes et des chênes,
Va ! ne sois pas jaloux de Rome ni d'Athènes,
Car, si l'une eut la Force et l'autre la Beauté,
France, chez toi naquit la mâle Liberté !